

Entre l'offre et la demande La défense du cri?

André Gaulin

Numéro 71, octobre 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45261ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaulin, A. (1988). Entre l'offre et la demande : la défense du cri? *Québec français*, (71), 88–90.



n peut lire, bien sûr, de manière ambivalente la deuxième partie de ce titre. Une certaine conception de la chanson, mercantile,

celle qui veut un produit jetable, le plus factuel qui soit, moulé sur une mode que l'on crée au besoin, interdit le cri. Entendez le cri qui vient du cœur, du ventre, car l'autre cri est permis puisque une certaine chanson est bruyante, rythmée comme pour faire danser les chiens-de-Pavlov de discothèques. On dirait même qu'une certaine langue (ni le français, ni l'espagnol, ni...) fait partie de ce tintamarre. Cette chanson inclut la coupe de cheveux, une manière de danser qui est surtout de danser seul-e, une manière de draguer qui abolit le langage (faire la cour n'a plus ici de sens) : on plane du regard comme un rayon froid de lumière dans la nuit des miradors.

Pour ne pas passer pour fleur bleue (même si c'est plutôt rare, une fleur bleue), je dirai que je n'ai rien contre les bars, les dicothèques, leur pollution sonore pour celles et ceux qui en redemandent soir après soir. Je veux seulement signaler ici l'effet désastreux de certaines pratiques culturelles fabriquées sur la *chanson dite à texte*. Il doit bien y avoir une frontière où le texte compte si peu qu'on peut dire n'importe quoi. Il fut un temps où pour cela soir rimait avec espoir, port avec mort et surtout vie avec envie. Il semble bien que maintenant la chanson n'est plus chanson non pas tellement quand la musique devient trop forte — ce serait nier en soi le rock — mais quand elle a ses rythmes bruyants et préfabriqués, peu variables et conditionnants. Ce savant arrangement s'appelle particulièrement le disco et s'immisce de plus en plus dans la chanson à texte. Dans le cas où les textes restent des chansons, c'est-à-dire transposant une vision du monde qui accède à des imaginaires, la musique lessive tout à fait le littéraire, le rend insipide et superflu.

Je donne ici le point de vue d'un critique qui a une certaine conception de la chanson à texte et de son évolution. Qui pose le problème des frontières d'un genre. D'un genre appelé curieusement populaire mais qui ne rejoint qu'environ 5% d'une population. Le point de vue du créateur qui doit vivre de son produit culturel peut sûrement être différent. Ce créateur ou cette créatrice veulent tourner. À quel prix ? Essayons d'illustrer par quelques exemples de parutions relativement récentes.

André Gaulin

Entre l'offre et la demande : la défense du cri ?

Joe Bocan, Marjo et DeShaime.

Celles et ceux qui ont eu l'occasion de voir Joe Bocan en scène auront plutôt été agréablement surpris. C'est une chansonnière de talent, avec une voix superbe, une remarquable mise en scène, beaucoup d'originalité, de bons textes, une créatrice dont on avait hâte qu'elle endisque (ce qui coûte cher, trop de gens l'ignorent, et Joe Bocan avait beaucoup investi d'argent dans ses spectacles). Or voici que le premier microsillon de Bocan paraît (*Joe Bocan, les Disques palmiers*, PA-101) et ... ne ressemble pas à la « vraie » Bocan. Plus particulièrement, la plus grande partie des neuf chansons sont gâtées par un détestable rythme disco. L'auteure a-t-elle voulu rejoindre un public plus large ? Ses éditeurs et créanciers lui ont-ils imposé un beat commercial ? Quoi qu'il en soit, le texte perd en valeur et en force. Il en est même perturbé. Par ailleurs, sur le plan du texte, « les Femmes voilées » reste une chanson mal focalisée. De même, « Bien au chaud » perd de sa force d'évocation faute de précision susceptible d'orienter l'émotion, car c'est une chanson en soi bien écrite. Les chansons les plus intéressantes restent encore celles où le rythme industriel musical s'efface. Dans « Vaudou », par exemple, on peut apprécier les nuances ludiques du refrain où texte et musique se complètent agréablement. Dans « Paradoxe », les mots et les notes ajoutent tour à tour à la signification. Sans ce détes-



table beat. « Est-ce que tu m'aimes encore ? » serait agréable car Bocan rappelle, située en son temps à elle, une Alys Robi talentueuse.

Il en va ainsi, en partie, de *Celle qui va* de Marjo (Kébec-disc, KD-651). Plusieurs textes musicaux se rapprochent beaucoup plus du disco que du rock. Pourtant, quand la machine à laver musicale fait trêve, on a droit à une belle chanson comme « Doux ». C'est dommage, car les textes littéraires sont généralement soignés : ce texte de Gilbert Langevin, « Celle qui va, » ou cet autre de Marjo, « Impoésie ». Qui Marjo veut-elle rejoindre ? Change-t-elle de public cible ? Ce qui s'applique à Bocan et à Morin s'applique tout autant à DeShaime (*Blanche Nuit*, Trafic, TF 8728). Ce nouveau venu intéressant a succombé lui de même aux rythmes imposés (quatre chansons sur huit). Ici aussi, du moins de mon point de vue, ce sont les chansons les plus affranchies de ce beat agaçant qui restent les plus près de la chanson à texte. Chez DeShaime, musicalité et texte collent souvent bien comme dans « Atmosphère » ou « Un peu d'innocence ». Cette dernière chanson dégage la vision du monde de l'auteur « Laissez-moi un peu d'innocence/Donnez-moi un jour de vacances/Entre toutes vos guerres... » DeShaime joue beaucoup sur l'internationalité confondue parfois avec l'anglais. On pourrait dire généralement que son texte se ressent de l'américanité (comme dans solitude).



Lavoie, Mandeville ; et l'interprète Blouin.

Avec *Olympia 87*, Daniel Lavoie (Trafic, OTF 8726), Lavoie nous redonne quelques-uns de ses grands tubes dont ce « Ils s'aiment » qui l'a vraiment lancé en France. La voix est toujours belle, les arrangements excellents comme dans ce pot-pourri appelé « Medley Rock 'N' Roll ». Mais pourquoi, diable, l'auteur consacré en France et au Québec y va-t-il de quatre chansons (sur neuf) en anglais : c'est une sorte d'insulte à son public que de croire qu'on peut s'adresser à lui, à ce point, non seulement dans un code qui n'est pas le sien mais dans une langue qui lui fait une dure concurrence. Si Lavoie veut chanter en anglais, lui qui se dit bilingue, qu'il le fasse en tenant compte des destinataires. Quant à Mandeville, qui fait paraître *Comme un teenager* (Trafic, TFX 1986-12), il produit neuf chansons tout à fait intéressantes. Il semble bien que l'auteur ait fait son choix pour produire une chanson comme il l'aime : « ça ne vaut pas la peine de vendre son âme/ pour un habit d'étoile filante » « Le Train roule toujours »).

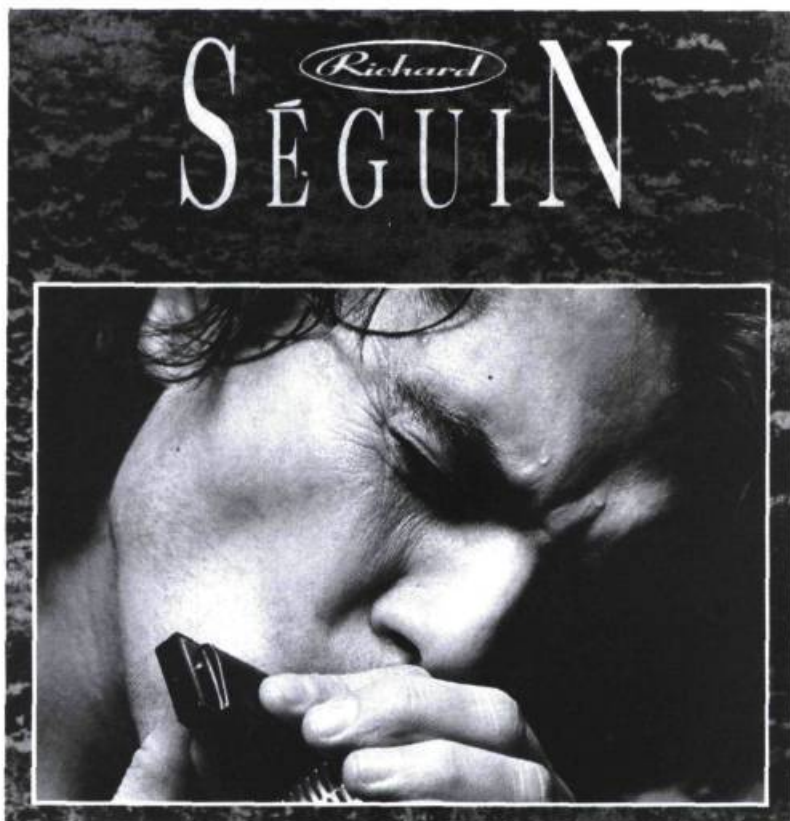
Il faut savoir gré à Mandeville d'être lui-même car il est original, drôle (« Pauline »), bon auteur de texte, sachant marier texte et musique comme dans « Downtown samedi soir (revisited) ». Le chansonnier a du souffle, il sait assurer habilement la circularité du couplet au refrain, puis encore au couplet (« En plein cœur de l'été »). Il apparaît même comme un auteur qui n'a pas la place qu'il

La chanson à texte a-t-elle encore des destinataires éveillés, capables de lui permettre de traverser les murs du bruit?

mérite. Ses chansons sont chantantes, ses textes bien faits. On peut dire, par exemple, que « Cette ville (à l'abri du temps) » est une fort belle chanson. L'auteur a d'autant plus de mérite que son disque est produit sans subvention.

Enfin, l'interprète nouvelle Johanne Blouin remet au menu, apprêté au goût du jour — un lyrisme prononcé, voix accentuée ou au contraire voix presque a capella — des chansons de Félix Leclerc. La plupart d'entre les neuf textes sont d'avant 1950 (sauf trois, dont un de 1957). L'interprète, bien accueillie, possède une belle voix, et ses musiciens (mais pas toujours les chœurs) la supportent bien. « Bozo », par exemple, rendu en mouvement lent, jouit de la présence significative du piano. Certains trouveront que « le P'tit Bonheur » est inutilement dramatique. Depuis *Monique Leyrac chante Félix Leclerc*, un classique de l'interprétation (Polydor 2424 157), le public n'avait pas eu droit à Félix chanté par un autre. *Johanne Blouin, Merci Félix* (les Productions Guy Cloutier, PGC-904) apparaît ainsi comme l'hommage de la jeune génération québécoise à l'ancêtre de la chanson. En ajoutant à la fin du « Tour de l'Île » une séquence brève de « Notre sentier », un texte de 1934, la première chanson de Félix, l'interprète Blouin rappelle une longue tradition chansonniers. Qui sait, quelqu'un voudra peut-être reprendre les chansons philosophiques de Leclerc (« l'Ancêtre », « Dieu Qui dort » ...) pour les faire mieux connaître et en faire ressortir la perfection et l'aisance.

Le point de vue du créateur qui doit vivre de son produit culturel peut sûrement être différent. Ce créateur ou cette créatrice veulent tourner. À quel prix?



Richard Séguin

C'est sans contredit *Journée d'Amérique* (Audiogram, AD-10024) de Richard Séguin qui constitue le disque le plus représentatif de chansons à texte paru récemment. On y sent une belle maîtrise du genre (qui suppose beaucoup de travail personnel et d'équipe, on l'oublie souvent), une douce musicalité, souvent en mineur, une vision du monde assumée, qui dépasse un certain horizon d'attente. L'amour, on le sent, anime l'ensemble de l'entreprise, un amour vécu là où d'autres le rêvent : « Ensemble enfin/On peut s'offrir du temps/S'laisser glisser/Dans la peau des gitans/Faire la route/Avec le vent de la mer... » (« Ensemble »). Comme Mandeville, Séguin défend son cri (« Tu reviens de loin ») qui n'est pas seulement le sien. Sans le dire explicitement, car les gens ne veulent rien savoir pour le moment, Séguin porte l'échec de tous : « Tu reviens sur tes pas/Tout comme autrefois/Tu traînes le passé/Un fardeau sur ton dos ». (« Et tu marches... »). Dynamique, dans une superbe chanson où se devine Jack Kerouac, « l'Ange vagabond », il évoque la projection d'un exil qui pourrait devenir le nôtre. Contrairement à d'autres chansonniers, l'utilisation de l'anglais chez lui porte, comme dans cette chanson où le latin dépoussière tout autant. Il faut noter encore l'habile et efficace (discrète aussi) utilisation des chœurs. À cet égard, « l'Ange vagabond » est remarquable, dans sa coda

plus particulièrement. De même, dans « Sentiers secrets », le refrain « Quand s'étire la nuit/Tu coules dans mes veines/Et je tremble de toi » rapproche Séguin et Vigneault, par la poésie, par la thématique amoureuse, par la voix même, voire par le plain-chant évoqué dans une sorte de kyrie du chœur. Et toujours chez l'auteur, cette « solidarité » avec les captifs modernes (« Par delà l'océan »), avec les gommés de la vie et de l'histoire (« Protest Song »), cette compréhension des solitudes nouvelles (« Le Papa de fin de semaine »). Toutes choses, musicalité, qualité du texte, interpénétration des deux, lyrisme retenu, espoir non naïf, organisation du disque, qui font de Richard Séguin un excellent chansonnier.

Que conclure ?

La chanson québécoise se porte mieux ; ou du moins, il se produit plus de disques qu'il y a cinq ans. Mais les travailleurs culturels de la chanson vivent-ils mieux ? La chanson, véhicule social pourtant important, est-elle mieux prise par la culture plus officielle, par l'économie qui souvent l'exploite à ses seules fins ? La chanson québécoise a-t-elle surtout sa part des ondes ? Et le consommateur culturel, le professeur par exemple, achète-t-il des disques, va-t-il à des spectacles ? La chanson à texte a-t-elle encore des destinataires éveillés, capables de lui permettre de traverser les murs du bruit ?

La langue de chez

Textes recueillis par
Lise Surprenant

MARIE ALLAIRE (7 ANS) 2^e ANNÉE,

La langue de chez nous
C'est doux
La langue française arrive
Il ne faut pas qu'elle soit ivre
En haut du pont
Passe un oisillon.
Il apprend la langue à tout le pays
Et tout le monde est ravi.

MARC-ANDRÉ COULOMBE (7 ANS) 2^e ANNÉE,

La langue de chez nous
C'est pour nous
Ça sert à parler
Et on peut dire « bébé »
La langue de chez nous
C'est doux comme un toutou.

Classe de Michèle Pageau

OLIVIER THIBAUT (8 ANS) 2^e ANNÉE,

La langue de chez nous
C'est une belle langue
Avec des mots magiques
Où j'entends la musique de la rivière
Coulant derrière les roseaux
C'est merveilleux cette musique.

FRÉDÉRIC DOUCET (7 ANS) 2^e ANNÉE

La langue de chez nous
C'est une langue belle
La plus belle de la terre
Quand je la chante
Il faut se taire
Pour écouter ses harmonies
À travers le pays.